

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Lettres internationales envoyées à Émile Zola](#)[Collection Suisse \(Lettres en français à Émile Zola\)](#)[Item](#)[Lettre de Paul de Ritter à Émile Zola du 16 mai 1900](#)

# Lettre de Paul de Ritter à Émile Zola du 16 mai 1900

**Auteur(s) : Ritter, Paul de**

## Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

18 Fichier(s)

## Les mots clés

[Littérature](#), [Réception](#)

## Relations

**Collection Suisse (Lettres en français à Émile Zola)**

[Lettre de Paul de Ritter à Émile Zola du 16 août 1900](#) est en relation avec ce document

[Lettre de Paul de Ritter à Émile Zola du 15 octobre 1901](#) est en relation avec ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

## Citer cette page

Ritter, Paul de, Lettre de Paul de Ritter à Émile Zola du 16 mai 1900, 1900-05-16

Centre d'Étude sur Zola et le Naturalisme & Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle).

Consulté le 15/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/CorrespondanceZola/items/show/6995>

Copier

## Présentation

GenreCorrespondance

Date d'envoi[1900-05-16](#)

Adresse6, rue de l'École de Médecine Genève

## Description & Analyse

DescriptionTrès longue lettre d'un jeune écrivain Suisse qui signe sous le pseudonyme "Ivan Darko".

## Information générales

Langue[Français](#)

CoteSUI RITTER 1900\_05\_16

Éléments codicologiques 6 bifeuillets originaux.

SourceCollection famille Émile-Zola

## Informations éditoriales

Éditeur de la ficheCentre d'Étude sur Zola et le Naturalisme & Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle).

Mentions légales

- Fiche : Centre d'Études sur Zola et le Naturalisme & Institut des textes et manuscrits modernes, CNRS-ENS ; projet EMAN (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR).
- Image : Document reproduit avec l'aimable autorisation des ayants droit d'Émile Zola. Toute reproduction du document est interdite sans autorisation des ayants droit. Les demandes peuvent se faire à l'aide du formulaire de contact.

Contributeur(s)Macke, Jean-Sébastien (édition scientifique)

Notice créée par [Jean-Sébastien Macke](#) Notice créée le 19/08/2019 Dernière modification le 21/08/2020

vous ne vous en êtes point douté,  
vous avez fait le beau grand  
rêve, quel Dieu sans - doute  
a fait quand il a créé l'homme,  
vous imaginant que vos œuvres  
de vérité et de justice ne  
pourraient qu'engendrer vérité et  
justice. Grand beau rêve, belle  
chimère que je souhaite réalis-  
able pour le monde et pour vous.  
Mais, hélas! je crains bien que  
vous ne vous soyez fourvoyé.

Et quand un écrivain, qui  
comme vous a le bonheur de  
savoir ses livres dans toutes les  
mains de tous les hommes, quel  
effort pour lui, que de songer  
aux conséquences de ce qui  
fait sa célébrité! S'il tremble et  
pâlit en apprenant quel poison  
est son œuvre pour le monde  
qu'elle corrompt, s'il songe  
aux innombrables victimes du jour,

de desespoir tant je la déteste  
cette vie, tant je la méprise - et  
tant je l'aime ! car elle est si  
belle malgré sa hideur. -

- Mais, Monsieur, je vois que  
ma plume s'égare. Je m'arrête.

- J'ai voulu me confier au  
seul homme que j'admire et  
que je vénère, j'ai voulu vous con-  
fier tous ces doutes qui me  
rongent et m'aneantissent.

L'auteur de "Rome" m'a-t-  
il compris, et daignera-t-il mal-  
gré ma petitesse, ma nullité,  
me venir en aide, me conseiller ?

- Agrées, Monsieur,  
mes respectueuses et cordiales salutations

Ivan Darbo

6, Rue École de Médecine, 6  
Genève (Plainpalais)

confiance en vous.

Et si Dieu m'en donne les forces, à mon tour, j'écrirai, je raconterai la vie, sans autre but que d'instruire. Je dirai tout, je ne cacherai rien. Je passerai outre, malgré les cris et les injures de la foule, cris de chiens qu'on dérange, injures hypocrites.

Votre nom au-dessus pour moi, sera comme le but de mes efforts, comme le phare qui éclaire le navire. Il m'éclairera, m'orientera de m'égarer et me maintiendra toujours sur le chemin de vérité et de justice. —

— Mais mes bras tombent. Aurai-je votre volonté de fer, votre beau courage, votre stoïcisme? Comme la fougère qui recule devant une buche de paille, je recule inerte devant les difficultés que ma plume rencontre. Et puis,

ce doute de moi-même, ce doute obsédant qui paralyse ma main. Et puis encore ce raisonnement fou: cette foule que je hais, que je m'écopie. Ces hommes sur qui je crache de mépris, de dégoût, j'ai besoin d'eux pour la réalisation de mes rêves. Je suis ambitieux, je veux briller et sans eux pourrai-je briller?

Ah! Monsieur, je vous en prie, venez-moi en aide. Dites-moi si au lieu de perdre en vain mes forces spirituelles et ma jeunesse, je ne ferai pas mieux de tout abandonner? Si au lieu de m'exasperer et de pleurer devant des feuilles innoyissables, je ne ferai pas mieux de me détruire, de me tuer. Me tuer, parce que la littérature c'est ma vie. Me tuer parce que je suis trop ambitieux et trop impuissant. Me tuer de peur de tuer le monde d'un grand coup de poing.

— Je m'aperçois que ma lettre est plus une critique qu'une confession : ma plume court malgré moi.

— Ne vous fâchez point, Monsieur de mes observations sur vos œuvres. Vous aimez la sincérité : j'ai été sincère, j'ai dit ce que je pensais.

Mais ne croyez point que parce que j'ai des doutes sur quelques uns de vos livres quant à leurs conséquences, ne croyez point que je nie la volonté d'éclairer, l'espérance d'améliorer de celui qui les a écrits. Non. Cela a été maladroite de votre part. On vise un lièvre, on fracasse la tête d'un compagnon de chasse !

Mais, malgré tout, vous restez pour moi mon grand Zola. Je ne veux pas croire que vous ayez jamais écrit dans un but intéressé, un but mercantile. J'ai trop

mort, au grand, ne s'arrêtent,  
ne se résistent, alors ce sera  
la fin. -- Je la souhaite cette  
fin, je le souhaite ce coup  
de tonnerre divin qui balayera  
la terre.

Et pourtant, je pleure, je  
crie à la France, à cette France  
sourde et aveugle : "Arrête-toi, je  
t'en prie, tu cours à ta perte."  
-- Dieu ! que pourrions-nous  
faire pour arrêter cette marche  
en avant vers la fin suprême ?

Écrire, écrire, éclairer le monde,  
lui montrer ce qu'il sera demain,  
semer des recueils de prédictions  
comme l'écordité. Peut-être arri-  
verait-on à immobiliser cette mar-  
che fatale.

Où élas ! j'ai bien peur que tout  
arrêt n'arrive jamais. Mes bras  
tombent. Je vois Paris en cendres,  
la terre en flammes !

qui savent lire et comprendre ;  
et à ces gens seulement vous  
aussiez offert un exemplaire du  
livre nouvellement édité !

Mais en voyant cette méthode  
c'est-à-dire, surtout pour la bourse,  
et pour l'ascension au faite des  
bonheurs ! Mais ne vaut-il pas  
mieux être appelé consciencieux-  
imbécile, qu'avisé-criminel ?

— Certes, je dois le  
dire, si quel que-uns de vos livres  
sont malsains, en revanche il en  
est qui m'ont pu faire que  
du bien. Ainsi Fécondité. Oh !  
celui-là, j'espère qu'il sera lu  
partout, par tout le monde, par  
la grande dame noble comme  
par la dernière des trottins. Quelle  
épée sur la tête de celles qui  
agissent contre nature ! Quel terrible  
avertissement !

Ce Fécondité, il faudrait qu'il

soit offert gratuitement comme  
une ostie, à toute nouvelle  
épouse, à tout nouvel époux,  
voire même à la jeune fille  
qui communique. Et vrai, si  
j'étais riche, j'en achèterais  
des wagons entiers à M. Tasquelle,  
et gracieusement, comme l'on offre  
une rose, je les distribuerais à  
tous la terre ! —

— Ah ! Monsieur, combien justes  
et sensées sont vos prédictions dans  
Fécondité !

Quand je songe à la santé  
humaine, moi qui, pourtant  
suis assez philosophe, j'ai un  
crachement de dégoût.

Et c'est surtout pour la France,  
ma chère France, ma patrie  
de demain, que je pleure. Si elle  
continue à marcher comme elle  
marche, si ses fils engagés sur  
la pente fatale qui mène à la

fait. nous ne vous le deman-  
dons pas. Vous le devinez!

— Oui, Monsieur, je suis bien  
jeune, bien inexpérimentée, pourtant  
je suis capable de penser! déjà  
de juger! et en toute sincé-  
rité! j'ai grand peur, que  
votre œuvre si belle, si  
puissante ne soit pour l'humanité  
ce qu'une belle mouche d'or  
est pour un troupeau de bêtes,  
qu'elle pique et empoisonne.

Il faut savoir lire, savoir  
comprendre vos livres, dites-vous en  
préface dans l'Assommoir. Vous  
avez raison. Mais vous savez com-  
me moi que tout le monde  
n'est pas capable de lire et  
de comprendre. Si vous avez  
voulu que vos livres ne fassent  
que du bien, vous eussiez dû  
avant de les lancer, vous  
informer quels sont les gens

Si vous l'avez écrit avec le même esprit que l'Assomoir?

Dans l'Assomoir vous vous êtes abstenu de nous dire en détails ce que faisaient Lantier et Virginie sous les draps de leur lit, et cela n'a rien enlevé de valeur au livre. Dans la Terce, n'auriez-vous pas pu vous dispenser de nous dire que Jean Macquart sur la prière de celle qui devait être sa femme, afin de lui éviter un enfant, lâcha son sperme sur l'herbe?

Vous auriez très bien compris cette vie des campagnes sans tous ces détails. L'Assomoir est le premier de vos livres quant à la valeur, et vous voyez, vous ne nous avez pas expliqué dans quelle position Virginie et Lantier se sont accablés derrière le dos de ce coeu de Poisson! Et vous avez bien

de quel tremblement doit-il  
être agité, combien affreuse doit  
être sa pâlueur lorsqu'il songe  
aux conséquences futures! Et  
ces conséquences du lendemain  
les voici: Le naturalisme n'est  
point à sa fin, il doit vivre  
encore. Après vous, d'autres hom-  
mes prendront la plume, vou-  
dront s'enrichir, en flattant plus  
crûment, et sans plus aucune re-  
tenu, les instincts infâmes de  
la foule! Et alors de nouvelles  
victimes, de nouveaux ravages.  
Et encore des successeurs aux  
écrivains-obscènes, et des victimes  
et des victimes, jusqu'au moment  
où Dieu, dégoûté, balayera de  
monde de son tourbillon vengeur,  
comme l'on balaye un tas d'or-  
dures.

Et voilà à quoi doit songer  
l'écrivain qui souriant ou fier

se penche sur ses feuillets. Qu'il  
se réveille, s'il ne veut tomber  
au crime civique. Il veut devenir  
riche: il pense ne pouvoir le  
devenir que par la littérature.

Mais il songe. et s'il ne peut  
arrêter sa plume, alors, au lieu  
d'exterminer le monde, qu'il  
s'extermine lui-même, qu'il  
se soule une balle dans la tête!

— J'ai là, sur ma table,  
Monsieur, deux de vos livres,  
l'Assomoir et la Terre.

Dans le premier, tout en étant  
véridique, scrupuleusement exact,  
vous avez su cependant montrer  
de la Terreur, permettre - moi  
ce mot. Dans le second, vous  
avez été également véridique, mais  
alors, vous avez pris plaisir à soulever  
les derniers pans "des derniers voiles".

Pensez-vous, Monsieur, que votre  
Terre aurait eu un moindre succès

Genève le 16 Mai 1900

Monsieur, l'écrivain qui a écrit l'Atome et Germinal voudra-t-il bien écouter la "confession" d'un tout jeune débutant en littérature et lui venir en aide par des conseils et cette confession l'intéresse et le touche ?

Avant tout, Monsieur, je veux vous dire pourquoi je m'adresse à vous, pourquoi je vous choisis comme confesseur. Parce que parmi tous ceux qui écrivent, tous ceux qui se disent des philosophes, vous seul me semblez sincère, vous seul semblez prétendre cordialement ceux qui souffrent de n'im-  
porte quel mal. Je ne vous connais, par vous ne me connaissez pas, et pourtant

linge seyant compris de tout le monde. Vous êtes vous imaginé qu'à titre de simple peinture de mœurs, il passerait dans toutes les mains, chacun en ferait dire simplement : "Tiens, ils sont aussi sots, ces paysans."

— Ou bien quand la pensée du mal que pouvait causer votre oeuvre, vous a assailli, avez-vous simplement soulevé les épaules en disant : "A Dieu va ! Approuvé, ou désapprouvé, il fera parler de lui et de moi. — Je m'en fous !"

Non, je l'espère, vous n'avez pas dit cela, Monsieur Zola. Je vous crois, trop juste, trop sincère, pas assez homme pour tenir un tel raisonnement. Je veux croire, j'ai besoin de croire que si vos oeuvres ont cause et causent du mal dans le monde

ne sont pas faits pour les enfants.  
Aux pères et aux mères de  
les empêcher de les lire! Et  
par moi les adultes, croyez-vous,  
Monsieur, que vos livres restent  
inoffensifs? Point du tout.  
Petit ou grand, l'homme est  
toujours le même: en lui  
se cache toujours un fond  
de bestialité. Il lit avec  
avidité ce que l'on appelle  
vulgairement des saletés: cela  
l'exalte, lui donne le mépris  
de la femme. "Garde donc, con-  
che-toi là, que je te brise!"  
Dans cinquante ans, ne  
soyez point étonné de voir  
au milieu de la rue, un  
homme se jurer sur une  
femme, comme le fait un  
chien sur la chienne qu'il  
rencontre. — Oui, c'est vrai, il faut savoir

lire vos livres, il faut les comprendre.  
Mais ce n'est pas "il faut" que  
les écrivains doivent dire. Que  
veut dire ce "il faut"?

Un livre doit être compris par  
tout le monde. Si l'écrivain  
faisant son examen de conscience,  
est certain que son livre sera  
lu et compris par chacun, eh bien!  
qu'il le lance! Autrement c'est  
son devoir d'arrêter sa plume.  
Mais, je le sais, jamais un  
écrivain ne fera un tel raison-  
nement. Sous son exaltation,  
sous sa belle volonté de créer,  
se cache toujours cette envie  
de s'enrichir, d'accumuler de  
l'argent. Et l'argent toujours,  
de faire parler de lui.

Monsieur, pardonnez-moi  
cette question. Avant de lancer  
la "Terre" par exemple, vous  
êtes-vous demandé, si votre

9  
de jeunes gens de mes amis, se  
sont perdus par la lecture de  
vos romans! Combien de garçons,  
sages jusqu'alors, excités par la  
lecture d'une terre quelconque,  
se sont fait vider les moelles par  
les filles, se les sont vidées eux-  
mêmes, en pratiquant la masturba-  
tion! Je connais un garçon, Mon-  
sieur, qui n'a que vingt ans, et  
qui semble en avoir soixante,  
tant il est jaune et courbé. Il  
est riche, à chacune de mes  
visites, je le trouve cassé en  
deux dans un fauteuil avec  
un de vos romans sur les genoux.  
Pour s'abîmer ainsi tout seul  
la "santé" comme vous dites,  
ne faut-il pas qu'il soit excité  
par ses lectures? Je ne lui  
dois pas dire au bout d'un  
moment.

Vous allez me dire: "Mes lièvres

mon cher Zola, mon grand Zola  
de vérité et de justice ! —

— Maintenant autre question.  
Racontez la vie, telle que vous  
la racontez dans vos livres, la  
dézire dans ses moindres détails,  
sans rien omettre, pensez-vous  
que c'est rendre un service à  
l'humanité ? A ce sujet, j'ai  
souvent à subir des batta-  
ques indignes de mes amis, les  
"bourgeois" : "Ton Zola, me  
disent-ils, n'a pu faire que  
du mal à l'humanité, à la  
société". Ses livres faussent l'esprit  
et le jugement de ceux qui les  
lisent. Ils empoisonnent le  
monde, comme des charognes  
empoisonnent l'air ! Pense donc,  
aux dégâts qu'ils causent parmi  
la jeunesse. —

Je reste muet. J'ai en mémoire  
trop de cas malheureux. Combien

comme tant d'autres la sincérité  
à l'intérêt. Zola à ses débuts  
a tenu sans doute le même  
raisonnement que toi. Il avait  
lu Balzac, et il s'est dit :

"Je vais écrire comme Balzac mais  
comme le public est déjà las du  
Balzac, je vais être plus explicite,  
ou si tu veux... plus sale !"

Et c'est ainsi que M. Zola s'est  
enrichi, et c'est ainsi que toi,  
Danko, tu t'enrichiras, si tu  
veux ajouter ta personne à la  
groupe des écrivains réalistes !

Plusieurs personnes déjà m'ont  
tenu pareil langage et, je  
vous parle franchement, Monsieur,  
cela m'a causé une peine  
immense. Vous ayant toujours  
comparé à un Dieu, entendre vous  
traiter de faiseur, de menteur,  
cela me cause la douleur que  
ressent un homme quand, amoureux

d'une femme belle et douce,  
il découvre sous ce visage si  
doux, si pur, tous les défauts, tous  
les crimes !

Ne vous blessez point, Monsieur  
de mes confidences. Vous aimez la  
franchise, la vérité. Et je vous  
parle franchement, le doute  
sur vous, sur vos livres, dans lequel  
je plane, me fait souffrir, et  
j'ai besoin que vous m'assu-  
riez, que vous m'assuriez, que  
jamais vous n'avez écrit dans un  
but intéressé, que tout ce  
que vous avez écrit, vous l'avez  
vu. que, ce que l'on qualifie  
"d'obscurités" et qui font foirer  
dans vos romans tout être choses  
vues, choses vécues, que vous les  
racontez non dans un but inté-  
ressé, mais parce que vous voulez  
tout dire. Alors, Monsieur, je  
serai bien heureux, vous serez toujours

temps, les livres de Zola seront trouvés  
fades par la foule inassouvie,  
je veux décrire les passions  
humaines, plus crûment, avec  
plus de détails, que ne le fait  
Zola !»

C'est terrible, savez-vous, ce  
combat de l'intérêt brutal contre  
la sincérité, la vérité.

— Je confiais tout récemment  
encore mes impressions à un  
ami, et voici le résumé de  
ses paroles : « Mon cher, aucun  
écrivain n'a jamais été sincère,  
dans le sens vrai du mot, ja-  
mais désintéressé. Ton Zola plu-  
même n'est pas sincère. S'il est  
gâté du public, c'est qu'il met  
tous ses soins à flatter les  
goûts de ce public qu'il méprise,  
de ce public qui devient de  
plus en plus dépravé. Et ton  
Zola, en homme sensé, sacrifie

n'est pas là. --- Et puis à quoi  
cela servira-t-il ? #

Et puis encore, chose plus ter-  
rible ! ce combat en nous de  
la sincérité contre l'intérêt.

Savez-vous comment je veux  
mourir ? En naturaliste. Pourquoi ?  
La première réponse qui me  
vient aux lèvres est celle-ci :

" Je veux faire du naturalisme,  
parce que je n'aime que la  
vérité ! " Et puis, tout au fond  
de mon cœur, je lis cette autre  
réponse : " Parce que le roman  
naturaliste ne peut que flatter  
les goûts et les instincts de la  
foule, et je veux devenir riche,  
je veux faire parler de moi ! "

Savez-vous ce que je réponds  
à mes amis, lorsqu'ils me  
questionnent sur mes projets :  
" Je veux écrire comme Zola,  
mais comme d'ici à peu de

Je vous le jure, je ressens pour vous  
une amitié vraiment filiale,  
plus que filiale, l'amitié qu'a  
un chien pour son maître.  
Pourquoi? Parce que seuls vos  
lires sont sincères; parce que  
seule la pitié pour les faibles  
pour les destitués qui s'y lit,  
qui s'y devine est sincère, vient  
du cœur. Voilà pourquoi j'ai  
une telle affection pour vous. Mon-

sieur. Et là je viens m'adresser à  
vous, pour détruire le désordre  
de mes pensées, c'est que je sens  
que vous aussi, vous avez souffert  
dans votre jeunesse, souffert  
matériellement et peut-être aussi  
moralement quand vous essayiez  
de lever la lourde plume  
qu'il faut pour décrire le monde  
et la vie.

Je n'ai que dix-neuf ans,

Monsieur, et depuis bien des années  
déjà, je suis rongé par le  
mal d'écrire. Mais — et c'est là  
ce qui me fait souffrir — je veux  
écrire, je puis écrire, et je suis  
impuissant. Vous me dites comme  
tant d'autres: «Attendez d'avoir  
l'âge pour écrire... Vous êtes trop  
gros encore!» C'est vrai. Mais,  
— vous allez me traiter d'orgueil-  
leur, de vantard — je veux écrire  
parce que je connais la vie. Et  
cette vie qui me semble si  
laide, je veux la décrire comme  
Balzac l'a fait, comme vous le  
faites vous. Et maintenant,  
Monsieur, l'avez-vous ressentie  
cette douleur, ce tourment: le  
doute de soi-même, cette pensée  
toujours la même qui arrête  
la plume sur le papier, qui  
vous fait dire à la lecture  
de ce que l'on a écrit: «le